

seront-elles nécessaires pour obtenir le salut de leur peuple ! L'avenir cache cette solution, mais tous les cœurs généreux la désirent en Europe.

L'état de guerre continue dans les Etats-Unis, mais jusqu'ici on ne signale aucune collision sérieuse. Un journal a rappelé tout ce que les anciennes guerres avaient coûté à l'Europe en particulier, depuis deux siècles ; la guerre d'Italie a dévoré deux milliards, l'expédition de Crimée plus du double, l'Europe pour lutter contre la France, depuis la révolution de 89 jusqu'en 1815, a dépensé 29 milliards, et après avoir énuméré toutes ces dépenses énormes, le journal conclue en assurant que si la guerre des Etats n'est pas aussitôt apaisée, elle peut dévorer des sommes bien plus considérables encore, sans compter les sources de richesses qu'elle tarira pour jamais.

Cela peut être vrai, mais il est certain que, dans cette lutte, il y a à compter avec d'autres plaies qu'avec les plaies d'argent.

Un détail curieux nous est arrivé ces jours-ci par le journal de Chicago, l'*Observateur* : la guerre était prévue depuis longtemps, mais la dernière chose à laquelle on a pensé, c'est l'organisation d'une administration militaire.

On a donc des soldats, des armes, des munitions, mais on n'a pas d'employés organisés pour pourvoir à leur subsistance, ce qui est cependant si important pour la discipline et le bon ordre des troupes, et aussi pour les intérêts du trésor public.

Or, dès à présent c'est un gaspillage abominable, et il faudrait peu de mois d'un pareil état de choses pour dévorer toutes les ressources du Nord.

L'intendant général à Washington a, dit-on, signé un contrat avec un spéculateur de l'Illinois, en vertu duquel celui-ci fournira au gouvernement, pour les besoins de l'armée, 20,000 bœufs vivants, au prix de 8½ la livre, poids brut.

Si chaque bœuf pèse 800 livres ; le total sera donc de 16 millions de livres qui seront payées au poids brut \$1,360,000 piastres. Or, suivant les cours actuels de l'Ouest, on peut se procurer les 20,000 bœufs au prix moyen de 3 cents la livre, poids brut ; en tout, 600,000 piastres ; donc, le fournisseur réalisera \$760,000. On ne peut pas aller bien loin avec un pareil système d'administration, qui fera la fortune de quelques particuliers, mais aux dépens du salut commun.

Il faut des hommes dévoués et expérimentés pour présider aux achats et à l'inspection de la qualité des denrées ; il faut une direction extrêmement vigilante pour que les vivres soient journellement envoyés et en quantité suffisante, à tous les points indiqués par les mouvements des troupes.

Enfin, il faut que cette administration se rende un compte exact et sévère de la distribution, et qu'elle soit

elle-même sous un contrôle efficace, mais est-il bien facile de trouver de pareils hommes ?

DISCOURS SUR LE R. P. LACORDAIRE,

Prononcé par M. E. SERRÉ, dans la salle du Cabinet Paroissial, le 10 janvier 1861.

MESSIEURS, — En prenant pour sujet de cette lecture l'Orateur le plus éloquent peut-être de la chaire catholique, depuis que Bossuet ne rend plus d'oracles, que Fénelon dort dans sa mémoire harmonieuse et que Bourdaloue ne parle plus en présence des rois, j'ai cru faire un choix digne de l'auditoire distingué qui se presse d'habitude dans ce temple des lettres.

Ce grand Orateur est une gloire de l'Eglise et de la France. L'Eglise et la France ! c'est plus qu'il n'en faut, je le sais, pour obtenir vos sympathies, et réveiller en vous de filiales affections.

Je n'ai pas la ridicule pensée de juger le prédicateur chrétien dans la partie théologique de son œuvre. Mon respect pour le dogme, le juste sentiment de mon incompétence absolue m'imposent le silence.

Ce n'est pas non plus une biographie entière et proprement dite que je viens vous exposer, car on ne peut raconter la vie d'un homme dont la tombe est encore vierge.

Reste donc le côté littéraire et oratoire qu'il nous est permis d'analyser. Mais comment traduire cette voix de l'âme, ce geste sublime, cette émotion qui tenait en suspens des milliers d'auditeurs, arrachait des larmes aux sceptiques, donnait la vie au marbre et ramenait sous le ciel bleu de l'espérance des incrédules à cheveux blancs ? Comment redire ces frissonnements de terreur, ou ces tressaillements d'ineffable joie que produisait, dans les consciences, sa parole, tantôt vibrante comme un éclat de foudre, tantôt suave et mélodieuse comme un cantique du ciel ?

Messieurs, certains sentiments s'éprouvent, mais ne peuvent s'exprimer.

Un premier regard jeté sur l'immensité de l'Océan, le jour d'une première communion, la mort d'une mère, gravent dans le cœur des souvenirs et des impressions que l'on y sent respirer toujours, mais que la parole est impuissante à reproduire. Demandez à un homme ce qu'il a éprouvé en face de ces trois événements ; il vous répondra : j'ai admiré, j'ai été heureux, j'ai souffert ; mais, ni sa plume, ni sa voix, ne pourront vous en dire davantage. Demandez-moi ce que m'a fait ressentir l'éloquence du Père Lacordaire, je vous répondrai : j'ai tressailli, souvent des pleurs ont mouillé mes yeux, je me sentais vers Dieu des élans inconnus ; parfois même, certains mouvements de l'Orateur nous soulevaient à demi sur nos bancs où nous retombions ravis d'admiration. Ne me demandez pas d'analyser, de définir ou de redire ces magiques impressions. Comme le fleuve qui se précipite sans retour dans les profondeurs de la mer, elles tombent dans le cœur, cette autre mer que nous portons en nous-mêmes ; mais de même que la mer garde les fleuves, ainsi le cœur, après avoir savouré ces impressions, les enferme dans ses replis où elles palpitent toujours, mais où elles ne peuvent plus s'épancher.

Je me bornerai donc à une courte notice sur le Prédicateur et à quelques paroles sur les caractères de son éloquence, cherchant à vous la révéler, moins par mes appréciations personnelles, que par des extraits de ces magnifiques discours, connus sous le nom, à jamais illustre et populaire, de *Conférences de Notre-Dame*.

Jean-Baptiste-Henry Lacordaire est né, le 12 mai 1802, dans un village de Bourgogne. " On ne saurait croire, écrivait-il plus tard, combien je suis content de n'être pas né dans une ville." Son père était un médecin distingué. Son bisaïeul paternel fut lui-même médecin-chimiste, ami du botaniste de Jussieu. Ce fut lui qui, en 1743, lorsque Louis XV allait faire le siège de Metz, eut l'honneur de lui offrir des ananas de ses propres serres. Le père du Dominicain épousa la fille d'un avocat au Parlement de Bourgogne. Il mourut fort jeune et laissa veuve avec quatre enfants.